

IV

L'esprit qui a inspiré le livre de M. Dent n'est pas nouveau ; ce n'est qu'une forme de l'antipathie que l'ancien parti tory, né de la Conquête, avait vouée aux Canadiens-français. Si, au lendemain de la cession du pays, quelqu'un fût venu dire aux hommes de ce parti : Vous voyez cette poignée de Canadiens, vaincus, ruinés, abandonnés, désorganisés, que vous pensez tenir sous votre talon ; eh bien ! à cette même date, dans un siècle d'ici, ils seront un million d'hommes, maîtres des deux rives du Saint-Laurent, heureux et prospères ; ils seront aussi français d'esprit et de cœur qu'aujourd'hui, avec la même religion, la même langue et les mêmes lois ; ils auront leur système d'éducation, leur littérature, leurs hommes publics ; ils auront secoué, l'une après l'autre, toutes les servitudes que vous aurez cherché à leur imposer ; ils seront aussi libres et jouiront de la même constitution que les citoyens de la Grande-Bretagne ; si, dis-je, quelqu'un eût tenu ce langage, avec quel sourire d'incrédulité il aurait été accueilli ! Et pourtant cela s'est réalisé, et au delà.

De même et avec plus de raison encore, nous pouvons dire aujourd'hui aux représentants actuels de cette faction dont M. Dent n'est que le disciple attardé : Nous avons usé vos devanciers ; nous vous userons, vous aussi. Impuissants à nous opprimer, vous employez contre nous la dernière arme qui vous reste et qui a longtemps réussi aux vôtres, celle du préjugé. Eh bien ! nous briserons cette arme entre vos mains comme les autres ; nous ferons tomber les préjugés que vous soulevez contre nous. Les esprits droits que vous avez dévoyés apprendront à nous connaître et à nous apprécier. Notre défense sera toujours la même : non de vaines paroles, mais l'action. *Res nec verba*. Travailleurs laborieux et patients, nous laissons dire, et nous bâtissons avec des matériaux impérissables l'édifice de notre nationalité. La foi, la moralité et le patriotisme en sont les fondements ; avec cela on arrive à tous les progrès. C'est un fait reconnu et admis que notre population, par son seul développement naturel, se double tous les vingt-huit ans. Pour cela, nous n'avons besoin que de l'espace, et nous l'avons. A ce compte, nous formerons, dans un siècle, un peuple compact et homogène de plus de quinze millions d'habitants ; c'est-à-dire guère moins que la population de la France sous le règne de Louis XIV. N'aurons-nous pas le droit alors de nous appeler la France américaine, et d'aspirer à remplir sur ce continent le rôle qu'elle a joué en Europe ? Ecoutez ce qu'a dit de nous un homme dont vous ne contesterez pas la valeur et qui a étudié à fond notre génie national, lord Dufferin : " ...J'ai toujours considéré comme du meilleur augure la collaboration de la race française dans le Canada. Cette race, qui a déjà contribué si puissamment à civiliser l'Europe, ne peut manquer de suppléer et de corriger de la façon la plus heureuse les qualités et les défauts considérés comme inhérents au John Bull traditionnel. Avec la générosité, l'esprit d'invention, l'élan, la grâce, la délicatesse, la précision du jugement et la finesse artistique des Français, avec le flegme et le tempérament britanniques, on peut dire que nous réunissons les éléments qui gouvernent en grande partie le monde moral et le monde physique... Il ne faut pas oublier que c'est à l'élévation d'esprit de la race française, à son amour de la liberté, et à son exacte appréciation des droits civils contenus en germe dans la constitution primitivement accordée par l'Angleterre au Canada, que nous devons le développement de cette autonomie parlementaire dont le pays est fier à si bon